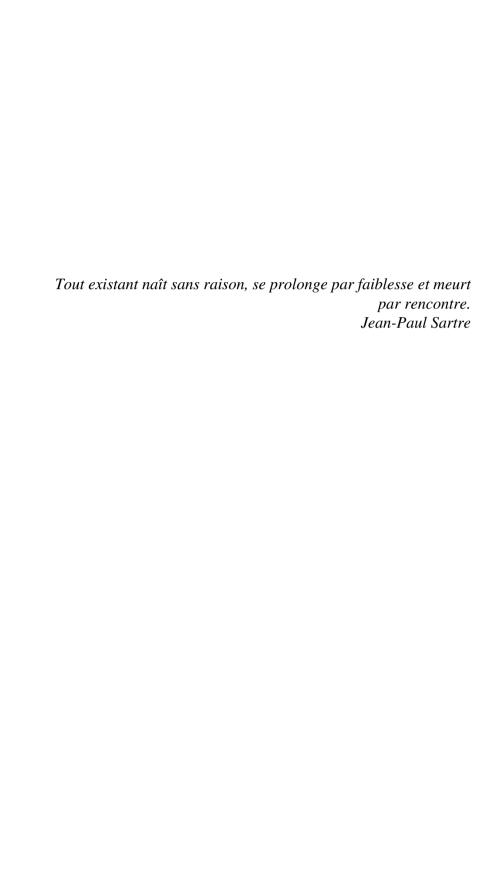
Une heureuse imposture

Une heureuse imposture

LES ÉDITIONS DU NET 126, rue du Landy 93400 St Ouen



Bruxelles, avril 2022...

Le ciel est gris, les rues sont détrempées, des gens pressés munis de sacs ou de valises se bousculent sur les trottoirs aux pavés disjoints, entre des flaques qui ont la couleur de l'acier inoxydable. Deux hommes armés chacun d'un parapluie, ne voyant rien au-delà de leurs pieds, se heurtent au croisement de l'avenue Louise et de la rue du Bailli.

- Pardon! À cause de cet objet stupide je ne vous ai pas vu venir, dit le plus grand, levant très haut son parapluie.
- Moi non plus. Nous voilà quittes. C'est la faute à la pluie! dit le plus petit, levant le sien à bout de bras.

Ils se sont arrêtés sans autre raison au milieu de la ruée, bras tendus vers le ciel. Chacun a remarqué l'accent étranger de l'autre, raison pour laquelle, sans doute, ils ne parviennent ni l'un ni l'autre à se remettre tout de suite en mouvement.

- Eh bien, je ne vais pas rester plus longtemps dans votre chemin, dit le petit, tout en se tenant manifestement dans une position qui empêche l'autre de continuer.
 - Vous êtes drôle, vous ! fait le grand.
- Excusez-moi, j'ai la tête ailleurs, dit le petit en faisant un brusque pas de côté.

Mais on dirait qu'il ne désire toujours pas laisser passer son visà-vis. Il tourne la tête à gauche et à droite, à la manière d'un gyrophare, rotation rapide destinée, semble-t-il, à vérifier qu'aucune oreille indiscrète ou moqueuse ne puisse saisir ses paroles.

- C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau, c'est la faute à la pluie, peu importe, je m'appelle Antoine Roquentin, souffle-t-il en tendant la main. J'habite le premier roman de Sartre.
- Ça alors ! Moi, figurez-vous, je m'appelle Meursault. On me nomme aussi l'étranger, ce qui est beaucoup plus désagréable, vous pensez bien.

Roquentin ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil appuyé dans le cou de Meursault, se souvenant qu'à l'époque on guillotinait les condamnés, mais *l'étranger* porte une écharpe qui ne laisse pas voir un centimètre de peau.

- Si vous n'êtes pas pressé, nous pourrions boire un verre quelque part, suggère Meursault.
 - J'allais vous le proposer, dit Roquentin.

Ils se dirigent vers le café Illy, au coin de l'avenue Louise et de la rue Lesbroussart. Meursault a l'air de connaître cet endroit un peu impersonnel, meublé de verre, d'acier chromé et de plastique orange, où l'on entend parler toutes les langues.

– Venez. C'est là que je vais lire les journaux chaque matin. Ils ont la presse internationale à disposition des clients. Eh oui, il faut se tenir au courant, mon vieux !

Roquentin lui emboite le pas, un peu surpris par le ton brusquement familier de Meursault, mais il se rappelle que le type était déjà – comment dire – un peu « sans façon », à l'époque. Ils enjambent les coulées de boue que la pluie draine sur le trottoir depuis le chantier d'en face. Comme il y a eu beaucoup de vent et que les éboueurs ne sont pas encore passés, des morceaux de papier et des emballages plastiques trainent un peu partout.

- Tenez, il y a une chose qui m'a frappé dans votre journal, dit Meursault, quand ils sont assis devant leur café. C'est au début, je crois. Vous parlez des papiers que l'on trouve par terre, dans les

endroits publics. Aujourd'hui, on éduque les enfants à les ramasser depuis le berceau, une très bonne chose à mon avis, d'autant plus qu'il y a le problème du plastique, cette matière abominable... Mais laissons là les questions de civisme et de pollution. Ce que vous racontez dans votre journal à propos de ces papiers est parfaitement invraisemblable. Quand j'ai lu ça, je me suis dit : ce type est fou à lier.

- Je ne me souviens pas de ce détail. Qu'est-ce que j'ai dit de si extraordinaire ?
- Vous dites que vous aimez les marrons, les vieilles loques et surtout les papiers (je vous cite de mémoire). D'abord, quel rapport entre les marrons, les vieilles loques et les papiers ? Oui, ce sont des choses qui tombent par terre, mais tout tombe par terre, sauf les ballons d'hélium, non ? Ensuite vous dites que vous prenez ces papiers dégueulasses dans vos mains comme s'il s'agissait d'un fruit ou d'une fleur et que vous avez envie de les porter à votre bouche. Vous détaillez tous les états possibles des vieux papiers qui traînent sur le sol et vous vous en réjouissez. Le comble, c'est quand vous écrivez que vous mettez le feu à ceux qui sont très humides. Vous avez déjà essayé d'enflammer un morceau de papier très humide ? Et pourquoi pas ceux qui sont tout à fait secs et cassants, comme vous dites ? C'est du délire.

Ils se taisent et regardent défiler les passants avec un intérêt d'entomologiste.

- Votre aveuglement me fait rire, parfois, reprend Meursault,
 comme s'il n'avait cessé de lire en pensée le journal de Roquentin.
- À quel propos ? Vous savez, ce journal, je l'ai écrit il y a longtemps. J'étais très jeune. Et puis, on a le droit d'avoir des trous de mémoire.
- C'est une remarque, ou plutôt un constat que vous faites, sans réaliser que vous êtes en pleine contradiction. Je crois qu'on l'a beaucoup commentée, elle est devenue célèbre.

- Vous me faites languir. Je commence à avoir peur, dites-moi de quoi il s'agit.
- Vous vous promeniez avec « Eugénie Grandet » sous le bras. L'Autodidacte était venu vous voir dans votre chambre. Quel cinglé, celui-là! Il vous avait demandé de raconter vos aventures. Je crois qu'il parlait de vos aventures sentimentales ou sexuelles, et vous en avez profité pour décréter une loi générale sur la différence entre l'aventure et la vie. Il faut choisir, disiez-vous, entre vivre et raconter. Mais vous viviez vous-même dans un récit, dans une histoire racontée. Donc, en toute logique il aurait plutôt fallu dire que vous ne viviez pas…
- Naturellement. Vous pensez que je n'avais pas conscience de ce paradoxe ? Je ne peux pas vous renvoyer à mon auteur, malheureusement, il est bien mort, lui. Je veux dire : pas seulement mort, mais mort à enterrer, comme disait l'autre. Ce qui est certain, c'est que vous et moi nous sommes des paradoxes vivants.
- D'accord, nous avons des existences d'emprunt et tout le monde connaît la fin de nos histoires. C'est bien ce que vous écriviez, n'est-ce pas : dans le récit, la fin est là et tout est organisé pour y conduire. Mais n'est-ce pas aussi le cas de la vie, en somme ? Nous savons tous comment elle se termine.
- Pas pour nous, apparemment, puisque que nous sommes ici en train de tailler le bout de gras comme deux comparses bien vivants. Encore faudrait-il s'entendre sur le mot « fin ». Est-ce parce que nous nous dirigeons inéluctablement vers une fin que celle-ci se trouve inscrite dans le moindre de nos gestes ou de nos pensées ?
 - Vous êtes un cérébral indécrottable, Roquentin.

Ils se lèvent pour commander des cafés et reviennent s'installer à la même table.

– Dans la vie, reprend Meursault, le temps ne compte pas, il n'a tout simplement pas de sens. Tous les instants se juxtaposent sans logique, sans raison, sans nécessité. Là, je suis bien d'accord avec vous, je crois. Par contre, dans une aventure, les moments se relient et se justifient réciproquement. Si un personnage aperçoit une porte, il va

l'ouvrir ou elle va s'ouvrir, et c'est comme si cette porte devait le conduire à ce qui se trouve derrière elle, c'est inscrit dans le fait qu'il l'aperçoit.

Roquentin hoche la tête.

- Vous étiez constamment révolté, poursuit Meursault, enragé même. Un type vraiment infréquentable. Est-ce que vous pouvez dire, maintenant, ce qui vous mettait dans cet état ? Je ne parle pas ici de votre « nausée », mais de votre façon de voir les gens qui vous entouraient. Ils étaient décidément tous minables, médiocres et bornés, ces Bouvillois ? Je me rappelle que votre colère visait même les morts dont vous alliez voir les portraits au musée de la ville. Ils reprenaient vie sous votre regard et vous les faisiez mourir une seconde fois, soldat Roquentin! Vous leur inventiez une existence, comme pour cette famille Parrottin...
 - Parrottin?
- Oui, ce médecin dont vous avait parlé un certain Wakefield.
 Et son frère Jean, qui incarnait à vos yeux le Droit Pur (je vous cite).
 - Wakefield?
 - Bon, il va falloir qu'on reprenne votre texte.
- Ecoutez, oui, j'étais en colère et je le suis encore. Mais les griefs et les cibles ont changé.
- Évidemment. Vous n'allez pas nous ressortir les mêmes bourgeois, les mêmes salauds qui vous ulcéraient à l'époque, pour les assassiner à nouveau. Ce serait lassant.
 - Et vous, Meursault, vous n'étiez pas en colère, vous aussi ?

Meursault le regarde avec un petit sourire narquois, puis son regard dérive vers les passants qui défilent au carrefour, mais on dirait qu'il ne les voit pas vraiment, qu'il regarde à travers eux, en direction de lointains souvenirs. Roquentin l'observe à la dérobée.

– Oh, je comprends que vous n'ayez pas envie d'en parler, ditil en jetant un nouveau coup d'œil à la nuque de Meursault, toujours invisible en-dessous de l'écharpe à carreaux qu'il n'a pas dénouée depuis tout à l'heure. Il en aura le cœur net, mais chaque chose en son temps.

Quand ils ressortent du café, les flaques qui parsèment le trottoir reflètent un soleil éclatant. Ils ont du mal à garder les yeux ouverts.

- Vous avez vu ? C'est un peu comme si le monde s'était renversé, observe Roquentin en crispant les paupières : l'éblouissement vient du sol, pas du ciel.
- Merde! s'exclame Meursault, en se frappant le front : les parapluies!
- Vous avez une mémoire pratique, c'est bien. Moi, c'est le genre de chose que j'oublie sans arrêt.
- Normal, dit Meursault en faisant demi-tour et en franchissant de nouveau la porte vitrée du café.

Roquentin le suit sans réfléchir et se rassied.

- Pourquoi normal?
- Je vous l'ai dit : vous êtes un cérébral, donc un distrait. Sinon vous n'auriez jamais eu l'idée de vous fourrer des boulettes de papier dégueulasses dans la bouche en pensant qu'il s'agissait d'autre chose.
- Oh, laissez tomber! Vous avez vraiment envie d'insister sur ce détail?
- Les détails sont des symptômes, Roquentin. Je sais que vous n'aimez pas Freud, mais il n'a pas dit que des bêtises, vous l'avez vous-même reconnu par la suite.
- Pas moi : mon auteur. Mais vous savez très bien qu'il ne compte pas.
- C'est vrai, dit Meursault, en se rasseyant lui aussi. Ils nous ont laissés en plan, ce qui est bien légitime après tout. Au début, on s'occupe de nous, on débat dans tous les sens, on nous tire à gauche et à droite, on fait de nous des symboles ou des idoles bonnes ou mauvaises, ça dépend.
- Oui, enchaîne Roquentin, imitant le ton plaintif de Meursault,
 au début on était révolutionnaires. Mais peu à peu ils nous ont

lâchés, ils avaient autre chose à faire. On est entrés dans les anthologies et les manuels, et puis on est entrés dans l'oubli. Aujourd'hui, qui se soucie encore de nous ? La première fois que je vous ai lu, peu de temps après mon arrivée, j'avais trouvé votre histoire dans une boîte à livres, à l'entrée d'une piscine municipale. Une bonne âme vous avait déposé là, peut-être pour faire de l'ordre dans sa bibliothèque. Je n'ai pas déboursé un kopek, vous étiez parfaitement gratuit, si j'ose dire. Le livre n'avait pas été ouvert. Pas ouvert! Vous vous rendez compte de ce que ça signifie ?

- Ne vous emballez pas, Roquentin! Nos histoires ont été tirées à je ne sais combien d'exemplaires, et ça continue. Nous n'avons aucune raison de nous plaindre: nous sommes régulièrement rafraîchis par des couvertures en vogue. On a même fait un film avec la mienne. Non, je crois sincèrement que nous avons une postérité plus qu'honorable. On fera peut-être les comptes plus tard. Il est vrai que j'ai une audience un peu plus large que la vôtre. Mais, si vous permettez que je me répète, vous êtes un cérébral, Roquentin, ce qui n'est pas très porteur. Les gens n'aiment pas ça.
- Votre opinion à mon sujet est un peu courte. Un cérébral : c'est tout ce que vous trouvez à dire sur mon journal ? Justement je crois que j'ai cessé de l'être et que ce journal en est la preuve.
- Dites-moi, Roquentin, susurre Meursault en s'inclinant vers son oreille, nous ne croyons absolument en aucune sorte d'au-delà, ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas ?
 - Pas le moindre doute sur ce point.
- Mais alors, comment expliquer... Nous sommes bien encore là tous les deux, n'est-ce pas ?
 - Oui, et alors?
 - Si je vous pose la question, c'est que je n'ai pas de réponse.
- Je vois où vous voulez en venir. Mais continuez, votre manière de poser le problème excite ma curiosité.